



En route vers l'espérance :

les gestes de la rencontre



Mgr Giovanni Cesare Pagazzi
Secrétaire du Dicastère de la Culture et de l'Éducation

Le thème que le Saint-Père François nous a confié pour le Jubilé est "Les pèlerins de l'espérance". Je voudrais expliquer avec vous le sens - également pédagogique - d'un geste posé par chacun, à la portée de tous ; un geste quotidien qui, même réalisé sans en avoir conscience, est plein d'espoir. C'est un geste qui unit toute l'humanité, capable de fournir la grammaire et le vocabulaire élémentaires pour annoncer l'Évangile. Après tout, c'est l'une des stratégies auxquelles recourt souvent le magistère du Saint-Père François et je considère comme l'un des germes théologiques les plus prometteurs de son pontificat. C'est un geste si lourd de sens qu'il nécessite l'approche transdisciplinaire exigée par *Veritatis Gaudium*. Je fais référence au geste de salutation qui s'enseigne et s'apprend en famille, depuis le début de la vie.

Les salutations se reçoivent dès les premiers jours de la vie, lorsque les parents - avec le rôle principal incontestable de la mère - font le geste initial de chaque salutation envers l'enfant : regarder un visage, l'héberger dans son champ de vision, le reconnaître comme digne d'attention. Cette salutation en fait aussi des parents. En y regardant de plus près, l'action des deux adultes est très courageuse, puisqu'ils regardent quelqu'un qui pour le moment ne peut pas rendre son regard et donc même pas le salut. Ils saluent ceux qui ne diront certainement pas bonjour. La salutation vient à l'enfant de l'extérieur (de la mère et du père), avant qu'il puisse la désirer et l'imaginer. Comme Dieu venant du dehors, d'en haut, hors de portée. Les premiers salutations des parents sont aussi les premières expériences de transcendance. L'accueil de maman et papa, généreux et apparemment dénué de sens, dure tout le premier mois de la vie du bébé, au terme duquel celui-ci pourra enfin se retourner vers lui. Il en va de même avec un autre élément constitutif de toute salutation : le sourire. En fait, le père et la mère sourient continuellement à l'enfant, même s'il ne peut pas leur rendre la pareille ; et ce pendant au moins deux mois. Grâce au premier salut courageux des parents, le feu passe d'une bougie allumée à une bougie éteinte, déclenchant la combustion d'une âme actuellement inerte, mais déjà prête à s'enflammer. En effet, renvoyant le regard et le sourire, saluant à son tour, l'enfant prononce son premier « Je suis » et son premier « Tu es » de manière gestuelle. Si les parents n'avaient pas dit bonjour en premier et avaient continué à saluer *en vain*, que serait-il arrivé ? Ou plutôt : qu'est-ce qui ne serait pas arrivé ? Les premiers « je suis » et « tu es » se déroulent, comme tout sourire, autour de la bouche, c'est-à-dire de la porte du corps, par où entre dès le début l'air et, immédiatement après, le

lait ; en bref : la vie. La vie et le sourire ont toujours vécu dans la même maison. Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.

Ce n'est pas pour rien que l'une des paroles les plus émouvantes du XXe siècle italien commence par «Je repense à ton sourire». Le premier vers du poème ne dit pas « Je repense à ton sourire », faisant allusion à une opération mnémotechnique, mais plutôt « Je repense à ton sourire », comme si cette expression faciale était l'objet d'une réflexion, d'un thème de recueillement, méditation, raisonnement et évaluation. Bref, le sourire fait réfléchir. Entre autres choses, avec une logique poétique, le texte d'Eugenio Montale affirme que sourire est une chose sérieuse. C'est en effet l'une des sources de l'humanité de l'homme et l'ABC de la salutation. Avec tout le respect que je dois à Descartes, je peux dire « je suis » non pas parce que « je pense », mais parce que dès le début j'ai été salué et j'ai rendu le salut. C'est pourquoi le réalisateur Robert Zemeckis, dans le film *Cast Away* (2000), raconte comment le sourire est le geste nécessaire et suffisant pour indiquer l'humanité de l'homme. A la suite d'un accident d'avion, Chuck Nolan, responsable d'une célèbre compagnie maritime, se retrouve sur un atoll inhabité, perdu au milieu de l'océan. Il survit grâce à quelques provisions et outils, épave de l'avion, régurgitée par l'océan sur la plage de l'îlot. Parmi ces choses, trouvez un ballon de volley. Avec son propre sang, il dessine sur le ballon les traits d'un visage, où se détache un sourire. A partir de ce moment, la balle devient Wilson et il sera le seul interlocuteur de Chuck pendant les quatre années de solitude. Il se confie à lui, argumente, se réconcilie, plaisante ; il pleure pour lui, déchiré de douleur, quand, abandonnant l'atoll sur un radeau, Wilson se retrouve à la mer et la dérive fait en vain la dangereuse tentative de le récupérer. Le sourire transsubstantie quelque chose chez une personne. Que signifiera son absence perpétuelle d'un visage ?

Le sourire reçu dès le début de la vie et échangé lors des salutations d'adultes montre de l'intérêt et un désir de paix. En isolement, prendre soin de quelqu'un peut déclencher violence et injustice. Avec le sourire, s'il n'est ni artificiel ni faux, le corps invite l'autre à désarmer, puisqu'il a été le premier à déposer les armes. En fait, avec le sourire, on montre les armes les plus puissantes et les plus mortelles des mammifères : les dents, la poigne mortelle qui capture, blesse et déchire les proies et les ennemis. Les muscles les plus forts du corps humain sont les masséters, protagonistes de l'ouverture et de l'occlusion de la mâchoire. Créateurs du broyage, ils exercent une force d'environ 100 kilogrammes. Certaines peintures de Francis Bacon traduisent de manière troublante la violence nostalgique et angoissante de la bouche et des dents. Dans le relâchement du sourire, une énergie potentiellement mortelle est donc désamorcée, entamant une négociation de paix. Il n'est pas possible d'y croquer et de sourire en même temps. Bien entendu, il existe autant de types de sourires que d'adjectifs dans les dictionnaires. En tout cas, lorsque le sourire fait écho à l'affection émotionnelle ressentie au début de la vie, il n'exprime rien d'autre que le plaisir franc d'exister, le plaisir que l'autre existe et soit donc l'adversaire intrépide du néant.

À l'exception du salut solennel adressé par les poètes antiques à Virgile, passant par les Limbes, dans l'Enfer de Dante, on ne salue ni ne sourit. Arrivé au Purgatoire, le Florentin revient non seulement « pour revoir les étoiles », mais aussi les salutations et les sourires. Avec la lumière, le sourire est la caractéristique principale du Paradis selon Dante. Tout et tout le monde y sourit. Au Ciel, les saints hommes et femmes, les planètes et les cieux, l'univers tout entier sourient. Le Dieu de Dante ressemble à une mère qui allume le premier sourire de sa créature et parvient à la faire sourire à nouveau, même après les très tristes larmes de la mort. Quelle puissance !

Selon certains chercheurs, d'autres éléments de la salutation - le baiser et la poignée de main - font également partie des gestes de l'enfance. Le baiser, en effet, aurait une origine alimentaire. Dans les temps anciens, pendant le sevrage, les mères pré-mâchaient la nourriture, ce qui permettait au bébé de la manger et de la digérer plus facilement. Par sa langue et ses lèvres, la femme faisait passer la nourriture qu'elle avait préalablement écrasée directement dans la bouche de l'enfant. De même, le baiser sur les joues, accompagné du mouvement latéral de la tête, rappelle le geste effectué par le

nourrisson à la recherche du sein maternel. Enfin, la poignée de main évoque la main tendue du père et de la mère qui soutiennent l'enfant dans ses premiers pas incertains et lui témoignent proximité et affection lorsque, à mesure qu'il grandit, ils l'accompagnent main dans la main. Si tel est le cas, de nombreux éléments communs à chaque salutation amèneraient la rencontre de ceux qui échangent des bienvenues ou partent des promesses d'affection fidèle que les parents, la maison et les choses ont faites à chaque garçon et fille à l'origine de leur vie. . Les gestes de salutation (dont celui des Maoris qui se touchent simultanément le front et le nez) seraient une immersion quotidienne, répétée plusieurs fois par jour, dans les promesses reçues durant l'enfance, un encouragement et un engagement mutuels pour que ces promesses soient tenues.

La salutation est l'offrande préalable de soi , l'entrée dans la vie d'autrui. On gagne en crédibilité auprès de l'interlocuteur grâce à des gestes primordiaux (le regard, le sourire, la main tendue...), favorisant le souvenir d'une enfance partagée. Ainsi ressuscite une familiarité endormie et immémoriale, préalable à toute initiative consciente. Comme pour dire : même si nous ne nous connaissons pas, nous parlons la même langue, ou plutôt , comme dirait Marcel Jousse , la même « corporation », apprise au début de notre vie. La salutation nous précède tous les deux et nous unit ainsi. Quand on se dit au revoir donc *on se retrouve déjà en salutation* , nous sommes donc capables de saluer. Cela est encore plus évident lorsque l'on rencontre des personnes de langues et de cultures différentes, également caractérisées par de nettes différences gestuelles dans la salutation : ils ne comprennent pas les mots de chacun et peuvent être surpris par l'étrangeté des gestes, mais chacun le sent. l'autre fait signe.

Nous nous disons au revoir parce que nous nous sentons unis par quelque chose et en vue du développement potentiel de ce qui est déjà derrière nous. En fait, ceux qui disent bonjour sondent la possibilité du début d'une relation, qu'elle soit instantanée ou durable. Si cet intérêt et cette intention faisaient complètement défaut, même le simple « Bonjour » serait une *gaffe* . Celui qui dit bonjour en premier, surtout lors d'une réunion sans précédent ou pour tenter de rétablir une relation, s'expose à la diversité des réactions de ceux qui sont accueillis, acceptant le risque d'être rejeté, peut-être très gentiment. Saluer d'abord est une expression primordiale et quotidienne du courage qui est « le début de tout ». Le courage est une pulsion première et fondatrice, sur laquelle repose la fidélité, c'est-à-dire la vertu de continuation. Sans courage, pas d'action, pas de relation, pas de loyauté.

Parmi les défis les plus complexes et passionnants d'un enfant figure la première balade à vélo, sans le soutien rassurant des roues arrière. Associés aux deux roues plus grandes, ils garantissent quatre points d'appui et une stabilité totale, mais ils font que le véhicule ressemble plus à un tricycle enfantin et maladroit qu'à un vélo élégant et rapide. Avant de pédaler sur deux roues seulement, une étape intermédiaire est parfois appropriée : conserver au moins une roue arrière. Ainsi, le petit peut ressentir l'équilibre instable du vélo et, si nécessaire, compter sur un troisième support confortable. Cependant, tôt ou tard, le moment est venu de renoncer même à cette dernière sécurité. Bien sûr, les étapes précédentes ont préparé l'enfant à ce rendez-vous, mais rouler sur deux roues est une expérience d'un tout autre ordre ; une tout autre chose. Les actions nécessaires sont nombreuses : pédaler, contrôler le guidon et les freins, regarder devant soi, étudier la chaussée, éviter les obstacles de toutes sortes et bien sûr garder son équilibre. Toutes choses à faire en même temps. En plus de cela, le petit qui enfourche le vélo pour la première fois doit s'accommoder des sacro-saintes recommandations de ses parents : "Attention !", "Ne va pas vite !", "Pédale !", " Regardez où vous allez !", " Levez la tête !", " Ne regardez pas le volant !", " Accélérez ", " Freinez !", " Ne freinez pas ! ". Des trucs pour donner envie de faire du vélo. À cela s'ajoute la peur compréhensible de tomber. La peur conduit à une prudence excessive, peut-être soutenue par des pensées trop méticuleuses. Si l'enfant organisait mentalement l'enchaînement des actions à réaliser, les énumérait et les classait dans un ordre précis, il aurait encore plus peur. S'il voulait prédire chaque mouvement et toutes les variables d'un acte aussi complexe, il reporterait indéfiniment le premier coup de pédale, jusqu'au jour impossible où il

aura tout sous contrôle. En prétendant être certain de réussir avant d'agir, il n'agira jamais. Dans ce cas, l'insistance des parents sur la facilité d'exécution est inutile. Même une démonstration physique raisonnée de l'effet gyroscopique, qui garantit l'équilibre du vélo, ne sert à rien. L'enfant reste toujours coincé ; ni ses propres syllogismes, ni ceux des autres, ne le persuadent. Pourtant, personne ne peut prendre sa place ; le petit est confronté à sa propre unicité irremplaçable : c'est à lui de décider, à personne d'autre.

Qu'est-ce qui transforme votre envie de faire du vélo en votre première véritable sortie ? Qu'est-ce qui construit un pont sans piliers à travers le vide sombre de la peur, de l'indécision et des alibis lâches ? Le courage qui est l'ABC de l'espoir. Il s'affirme et s'impose, on ne sait comment, on ne sait où, ce « je ne sais quoi », le *fiat lux* du courage. Dans le chaos de l'âme, immobile bien qu'agitée d'hésitations et d'excuses, surgit une décision inaugurale nette, drastique et inéluctable qui, protestant contre l'inertie d'une conscience trop consciente, trop lucide, calculatrice et prémonitrice, crée quelque chose de nouveau. N'aimant pas les superflus (ni mentaux ni émotionnels), le courage va à l'essentiel ; vise ce qui est nécessaire, en évitant tout ce qui dissipe la force d'impact de la décision inaugurale. Le courage ressemble donc à la pauvreté, à la vertu qui considère le superflu comme une perte indécente de temps et d'énergie. « Bienheureux les pauvres en esprit »... car ils ont généralement du courage à revendre. Voulez-vous voir que, grattez- le , sous ceux qui accumulent il y a une personne sans courage ?

Poussé par la prémonition du succès et la volonté de tomber en se brisant les os, l'enfant déclenche le feu sacré, bien plus mystérieux que la chimie qui l'a produit. Le courage ne fait pas de lui l'aventurier imprudent qui joue avec la peur et la mort pour se maquiller ou se faire un choc antidépresseur. Au contraire, cela le rend aventureux : quelqu'un qui risque sa vie au nom de la vie. Et voici le début, l'inauguration d'une nouvelle ère dans la vie du petit. Il y a un avant et un après ce coup de pédale. Comme avant et après la création de la lumière.

Le vélo est une chose curieuse : paradoxalement, sa stabilité passe par la dynamique. Plus vous pédalez et bougez, plus vous êtes stable et équilibré ; si vous restez immobile, vous tombez. Ainsi, après le premier coup de pédale, le deuxième, le troisième, le quatrième et ainsi de suite doivent arriver.... Le mouvement est régulier, un cercle parfait tracé par chaque pied, mais rouler à vélo nécessite une adaptation continue aux anomalies du bitume, aux piétons et aux voitures qui traversent brusquement, à l'alternance de virages, de lignes droites, de contre-courbes (la meilleure façon de sortir de la route, c'est toujours aller tout droit !). Cela signifie que pour être fidèle au premier coup de pédale, une longue série de nouvelles petites reprises de courage est nécessaire. Vladimir Jankélévitch dirait : « le courage n'est pas seulement l'angoisse de la première décision, mais un état », la patiente, fidèle continuation du début, du premier coup de pédale. Si un acte de courage n'engendre pas une personne courageuse, ce ne serait qu'un cas fortuit, un épisode accidentel. Le courage est si miraculeux qu'il exige de la loyauté. Après tout, c'est bien connu : rester fidèle demande du courage.

Celui qui salue le premier ne se donne pas d'alibi, ne se livre pas aux calculs, ne s'empêtre pas dans l'interminable énumération du pour et du contre, mais se déséquilibre vers le vide, résolvant tous les problèmes possibles de cette salutation, en disant *bonjour* . Celui qui dit bonjour en premier ne dose pas, mais risque tout avec ouverture d'esprit. En ce sens, la première salutation a aussi une dimension sacrificielle en plus de la dimension créative : pour inaugurer quelque chose de nouveau, aucune dépense n'est épargnée. Avec une expression rude et magnifique, Jankélévitch affirme que « le diable ne peut pas nous faire de mal, mais il peut nous faire peur. Le diable meurt pour notre innocence et notre courage ⁱ. » Cela nous fait peur d'éteindre notre courage. Peut-être veut-il que nous soyons téméraires, imprudents, mais pas courageux, car dans le courage brille l'image et la ressemblance de Dieu ; comme dans le geste absurde des parents qui continuent à regarder ceux qui ne regardent pas, à sourire à ceux qui ne sourient pas, ou dans le pédalage initial de l'enfant, ou dans le déséquilibre du

premier salut. En fait, Dieu est le Courageux, car, *toujours*, dans sa liberté, il a décidé d'exister, s'exposant aux ténèbres immenses et inertes du néant. Si Dieu est réellement infiniment libre – affirme le philosophe italien Luigi Pareyson avec une touche émouvante et mystique –, paradoxalement, il aurait même pu décider de ne pas exister, restant dans la confusion statique du néant, où tout est possible, mais où rien ne se forme. Cependant, *toujours*, d'un coup d'éclat, bien qu'elle puisse se nier, la liberté de Dieu s'affirme avec audace : "Je suis", "une opération énorme et terrible" ⁱⁱ, premier acte de courage qui s'élève contre l'informe et stérile. lâcheté de rien. De cette décision originelle et éternelle découle qu'exister est une bonne chose. C'est pourquoi Dieu a *toujours* voulu être Père, donnant l'existence à un autre, au Fils, par qui « toutes choses ont été créées » (Col 1, 16). « Au commencement, il y avait le courage » et rien ni personne ne serait arrivé sans cela. Une pierre, une feuille, un loup, un dauphin, une étoile, le vent, un homme et une femme, un enfant sont des signes du courage éternel de Dieu.

Celui qui salue le premier est courageux, car il n'a pas peur de devenir dépendant de son interlocuteur : répondra-t-il ? Va-t-il refuser ? De plus, il est courageux car il n'a pas honte de paraître dans le besoin. En effet, il ne masque pas son besoin de reconnaissance et de confirmation, mais l'exprime sans crainte. Dans la salutation vibrent à la fois la générosité de la personne qui s'offre et le besoin d'être accepté. Après tout, le nécessaire exprime à la fois son manque et la qualité de ce dont il a besoin ; tout comme la faim qui dit en même temps : « l'estomac est vide et le pain est bon ».

Celui qui salue le premier s'expose à l'autre et en même temps s'impose à lui. En fait, la première salutation est une intrusion qui ébranle l'état affectif, le flux des pensées, le rythme des intentions ou, plus simplement, l'action de l'autre. Même celui qui répond à la salutation ne manque pas de courage, puisqu'il accepte de quitter la coquille homéostatique du moment vécu, en prenant une nouvelle position. Celui qui réagit à la salutation devient mal à l'aise, au sens littéral du terme : il quitte le confort de sa propre expérience. Cela se produit même s'il décide de ne pas répondre « Bonjour » et continue son chemin ; en tout cas, le charme de son état d'esprit est rompu et il doit recoller les morceaux. Si celui qui salue le premier a le courage de prendre l'initiative, celui qui répond a le courage de se laisser déranger. Aucun d'eux ne sera plus le même. Bref, le *fiat* correspond au *fiat lux du premier salut voluntas tua* de ceux qui répondent. Il est difficile que quelque chose de miraculeux ne se produise pas lors de la rencontre de ces deux *fiats* .

Nous sommes à une époque où on dit moins bonjour ; certains disent aussi à cause du Covid. Rares sont ceux qui disent bonjour sur la route, dans le train, dans le magasin... même en entrant ou en sortant d'une église. Même le simple soupçon d'un sourire ou l'échange de regards est rare. Est-ce une période déconseillée ? Courage!

Dès la première rencontre, les salutations inaugurent un nouveau lien. Une fois la relation déjà établie, ils ont surtout pour fonction de la confirmer, par une « dette gestuelle » mutuelle, à la mesure du temps de séparation de ceux qui se retrouvent désormais. Plus la distance est longue, plus l'accueil est chaleureux, presque comme pour rattraper le temps perdu. Le besoin des enfants de dire bonjour est emblématique : ils le disent beaucoup plus fréquemment que les adultes, peut-être avec juste un sourire. Cela est dû à la nécessité d'une confirmation continue de l'affection des parents et de ceux qui s'occupent d'eux. De même, à tout âge, la reprise incertaine des salutations après une dispute assure encore la persistance de la relation, malgré le choc survenu. Au contraire, supprimer le salut équivaut à une décision ferme et sérieuse de rompre définitivement une relation, voire à la priver par avance de la plus simple chance de recomposition.

Pourquoi ressentons-nous le besoin de confirmer des liens déjà stables, voire intimes, à travers la répétition de la salutation ? Je ne pense pas qu'il s'agisse simplement d'une recherche générique de sécurité. C'est plutôt le signe de la reconnaissance inconsciente de cette nouveauté apportée chaque jour par la vie. Bien sûr, la femme à qui je dis "Bonjour" ce soir, "Bienvenue" est la même à qui j'ai

dit "Bonne journée" ce matin, en quittant la maison ; et c'est la même que celle que j'ai épousée il y a presque dix ans. Pourtant, les heures de vie passées depuis la salutation du matin ont produit en elle une nouvelle touche, une nouvelle nuance, due aux expériences d'aujourd'hui. Eh bien, cette femme, connue et inconnue, est-elle toujours prête à vivre avec moi ? Ici, la salutation renouvelée vérifie la possibilité de la continuation du lien ancien, désormais doté de gradations inattendues. C'est pourquoi même les salutations typiques d'une relation durable inaugurent toujours quelque chose de nouveau. Ils sont les sentinelles de la nouveauté et ses gardiens.

Les salutations confirment le lien surtout au moment des adieux, devenant particulièrement chaleureuses, presque comme si elles voulaient rattraper la distance, compenser le vide de l'absence. Ils promettent la permanence du lien malgré la séparation. Les adieux spéciaux et quotidiens des parents à leurs enfants, peu avant le coucher, sont révélateurs. L'obscurité et la perte de contrôle typique pendant le sommeil rendent la séparation nocturne effrayante aux yeux des petits. Craignant que la nuit ne rompe leur lien avec leur père et leur mère, ils exigent un salut plus durable et plus efficace. Voici donc l'interminable « Bonne nuit », composé lui aussi de berceuses et de contes de fées, déjà entendu on ne sait combien de fois. Le « bonjour » du nouveau matin guérira la sombre fracture de la nuit, en tenant la promesse faite avant de s'endormir.

En prévoyant de manière réaliste qu'une réunion sera la dernière, le licenciement devient quasi permanent. Dans ce cas, au moins dans les langues romanes, la salutation fait explicitement référence à Dieu, comme s'il était le Seigneur des rencontres et de leur destin ; presque comme si la permanence d'un lien malgré la séparation définitive était garantie par Dieu qui se chargerait de préparer le lieu d'une réunion future, espérée, inimaginable. Donc : « Ad-Dio », « A- Dieu », « A- Díos ». Même lors d'adieux temporaires, Dieu est souvent évoqué et invoqué. Seuls quelques exemples d'un phénomène linguistiquement répandu dans le monde entier : « Que Dieu vous bénisse », « Dieu béni toi » ; ainsi que dans l'adieu probablement le plus répandu : « Goodbye » et ses abréviations « Bye bye », « Bye », dérivant du vieil et moyen anglais « God by ye » : « God be with you ». De même dans la langue *Moore* du peuple Mõose , au Burkina Faso : « Wënd n / A maneg f sore » : « Que Dieu bénisse ton chemin ». On se souvient également de Dieu dans certaines salutations initiales ; juste quelques exemples : le gaélique « Dia Dut », « Dieu soit avec toi » ou l'allemand « Grüß Gott », « Que Dieu vous bénisse, que Dieu vous salue. » Bref, il semble que ce qui se passe lors des salutations est tellement chargé de sens qu'il est bon d'impliquer Dieu, ou est-ce lourd de sens parce que, en secret, Dieu est déjà impliqué ?

Si en disant au revoir nous espérons réciprocité et confirmation, rendre visite aux défunts pour leur dire au revoir est l'un des paradoxes humains les plus éloquentes. Pourquoi allez-vous dire bonjour à quelqu'un qui ne répondra certainement pas ? Pourquoi visitons-nous, embrassons-nous et caressons-nous ceux qui ne pourront plus jamais nous saluer ? Pourquoi, malgré la certitude absolue sur l'incapacité des morts à correspondre, de tels gestes sont-ils effectués ? Insensé ? Folie ? Ou du courage ? Peut-être le même courage qu'ont eu nos parents lorsqu'ils nous ont accueillis dès notre naissance, même s'ils savaient qu'ils ne recevraient pas de réponse. Le même courage que nous ressentons lorsque, en tant qu'adultes, nous saluons les nouveau-nés, encore incapables de nous regarder et de nous sourire. D'où vient cette décision qui brise les hésitations pédantes de la logique et du bon sens ? La vie d'un homme et d'une femme est tendue entre deux salutations impossibles : celle qu'on reçoit dès sa naissance et celle qu'on reçoit dès sa mort. Ces deux dons se transforment pour nous en devoir d'accueillir à notre tour ceux qui naissent et en engagement de dire au revoir à ceux qui meurent. Le salut du début et celui de la fin de la vie sont trop semblables pour ne pas être liés : si dans l'adieu au défunt vibre le même courage qui animait les regards et les sourires adressés à l'enfant, qu'attend-on de ce mort ? Qu'attend-on de ce mort ? Certes, le Christ attend beaucoup des morts et pour les morts, à tel point qu'il leur a adressé des paroles, comme s'ils pouvaient entendre, et des commandements, comme s'ils pouvaient obéir. C'est ce qu'il a fait avec la jeune fille décédée - «

Fille, je te dis : lève-toi ! » (Mc 5,41) -, avec le fils de la veuve - «Mon garçon, je te le dis: lève-toi!» (Lc 7,15) -, avec son ami: «Lazare, sors!» (Jn 11,43). Nous, les humains, ne réalisons pas le courage dont nous disposons pour saluer les morts ; de l'espoir que nous avons en faisant nos adieux aux morts ; nous sommes comme des parents qui disent « bonne nuit » à leurs enfants. En saluant les morts, nous jetons notre cœur au-delà de la nuit, au-delà de la mort. Ce geste est si important que dans toutes les cultures et à chaque époque, il existe des rites de salutation aux morts ; même dans des contextes non religieux, voire antireligieux.

Le rite funéraire chrétien est explicite. A la fin de la célébration de la messe, il y a le moment appelé "Dernière recommandation et adieu", où l'assemblée est encouragée et le défunt est salué.

On se demande : que peut faire une salutation ? Combien peut coûter une salutation ? L'Évangile de Luc s'intéresse particulièrement à cette question. Qui sait ce que faisait Marie lorsque l'ange Gabriel a fait irruption dans sa vie. Quoi qu'il en soit, le salut de l'ange « dérange » la jeune fille qui commence à se poser des questions. Ce qui la secoue et l'interroge, ce n'est pas tant l'apparition d'un ange - cela ne la dérange pas du tout - plutôt son salut (Lc 1,26-38). L'inimaginable majesté du message de Gabriel laisse le lecteur haletant, avec le risque de reléguer au second plan un détail précieux : le premier acte de l'ange, et donc de Dieu lui-même, est salutaire. Dieu se révèle aussi comme celui qui salue... et qui salue le premier. Quoi qu'il en soit, avant de transmettre un message, Gabriele présente ses salutations. J'ai dit que celui qui salue le premier devient dépendant de celui qui est salué : va-t-il rendre la pareille ou, indifférent et agacé, rejettera-t-il l'offre ? De toute façon, il y a un « avant » et un « après » à ce geste ; ceux qui disent bonjour ne seront plus ceux qu'ils étaient. Et cela vaut également pour Dieu : en la saluant, Dieu considère la jeune fille de Nazareth comme la co-protagoniste de l'événement, au point que la suite de la rencontre est entre ses mains. Gabriel salue en utilisant l'impératif du verbe grec *chairein*, qui signifie « Réjouis-toi ». C'est une manière très courante et quotidienne de dire des salutations ; fréquent dans la littérature grecque et également utilisé dans le Nouveau Testament. Même Judas l'utilise, peu avant d'embrasser Jésus : « Salut, Rabbi », littéralement : « Réjouis-toi, Rabbi » (Mt 26,49). Certains savants insistent pour interpréter la « réjouissance » adressée à Marie à la lumière de certaines prophéties anciennes, où l'invitation à la réjouissance était dirigée vers Jérusalem à laquelle était annoncée la libération imminente de Dieu (Soph 3,14, Zec 9,9 et Lam 4, 21). L'ange saluerait donc Marie comme la Ville Sainte enfin visitée par le Sauveur. Même si d'autres commentateurs appellent à la prudence, la similitude avec ces prophéties est surprenante. Cependant, l'argument principal avancé par les partisans de l'interprétation prophétique est surprenant : si tel n'était pas le cas, le salut de Gabriel sonnerait plus ou moins comme "Bonjour" ou "Bonsoir", ce qui serait extrêmement "trivial" par rapport à la pertinence de l'Annonciation. En bref, ce qui se passe à Nazareth est trop important pour un simple « Bonjour », c'est pourquoi la salutation de l'ange doit avoir une signification plus profonde. Mais pourquoi ce qui est commun devrait-il être trivial ? Jésus n'est certainement pas de cet avis. En effet, annonçant la présence active de Dieu dans l'histoire, le Royaume des Cieux, il le voit dans les réalités les plus communes et quotidiennes de la vie. Non seulement cela, pour lui la salutation est le premier pas de l'évangélisation, de l'annonce: «Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord: «Paix à cette maison»» (Lc 10,5); c'est-à-dire : « dis *shalom* », « salue ». Le Christ demande à saluer, et à saluer le premier, comme le fit sa mère en entrant dans la maison de Zacharie (Lc 1, 40). Luca se concentre sur les détails, sans pour autant considérer cela comme trivial. À tel point que l'action de Marie, en soi ordinaire, provoque en réalité une onde de choc que l'écrivain évangélique se plaît à raconter : « Dès qu'Élisabeth entendit le salut de Marie, l'enfant bondit dans son ventre. Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre les femmes et béni est le fruit de tes entrailles ! Pourquoi dois-je que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » (Luc 1 : 41-43). Le salut de Marie fait résonner tout le corps d'Elizabeth, jusqu'à atteindre son sein, habité par le Baptiste. À son tour, le corps du petit résonne en sautant de joie. Ce n'est pas tout : la salutation produit l'irruption

de l'Esprit Saint chez la vieille femme qui prend immédiatement conscience de la grossesse de Marie, définie comme « mère de mon Seigneur ». Pas mal pour un geste du quotidien !

Regardez où nous sommes arrivés à partir de l'expérience commune du salut : au mystère de l'Incarnation, au style de l'évangélisation.

Il y a une dizaine d'années, le monde souriait aux premiers mots du pape François nouvellement élu : « Frères et sœurs, bonsoir ». Un geste simple, plein de sens et d'espoir, capable de rassembler toute l'humanité (chrétiens et non-chrétiens , croyants et non-croyants) sur une place. Un début apparemment inhabituel ; en fait, ce n'est pas si nouveau. En fait, un soir, il y a environ deux mille ans, un juif alla rendre visite à ses amis. De façon inattendue, il est arrivé à la maison et a salué comme le font tous les Juifs : « Shalom ! ». Vu l'heure, c'était comme s'il avait dit : "Une soirée pleine de paix !", "Bonsoir !" (Jn 20,19). Ce Juif venait de ressusciter. C'était sûrement bien ce soir-là !

ⁱV. JANKÉLÉVITCH , Les vertus et l'amour . Traité des vertus , II, tome 1, Flammarion, Paris 1986, 138.

ⁱⁱ L. PAREYSON , Philosophie de la liberté , II Melangolo, Gênes 1990 , 27 .